

Zanel

(début de) Came et rat \_ou\_ Psychiatrie pseudo-science

T069041600

Simplet était saisi par une bouffée d'espoir. C'était devenu tellement inhabituel que ça en paraissait suspect. N'était-ce point là un symptôme supplémentaire de ce que des enblousés sans imagination aucune classaient, au doigt mouillé, comme "accès maniaque" ? Simplet en était perturbé. N'allait-il pas enfourcher une fois de plus, tel un cheval fougueux, non pas une de ses "lubies" (dixit un enblousé très con), mais toutes à la fois ?

« Ah, ah ! », se dit-il, « c'est là que les Athéniens s'atteignirent... ». Si la réunion cruciale avec ses enfants, prévue pour le lendemain, aboutissait au résultat avidement espéré, à savoir ce qu'il nommait obsessionnellement sa "réhabilitation", on verrait bien.

On verrait bien si ce cerveau, peut-être encore en bon état, enfin libéré des psychotropes de synthèse administrés avec, dans le meilleur des cas, imprudence et manque de suivi, et dans le pire, désinvolture et bêtise méprisante, pourrait se révéler un cerveau utile.

Car Simplet n'avait pas le culte de la matière grise. Un kilo de cervelle et un kilo de merde, ça fait toujours un kilo. Et la merde, bien utilisée, c'est un produit utile: c'est un bon engrais.

Bien sûr, Simplet ne vivait pas dans un pays où la merde était encore utilisée comme engrais. Il avait cette faculté, due à une riche imagination, de pouvoir se projeter ailleurs, géographiquement, temporellement, sociologiquement ou tout ça à la fois, non limitatif.

Et Simplet se disait que le propriétaire d'un cerveau exclusivement dédié au service de ses intérêts étroits (sexe, argent, confort,...) au mépris des intérêts des autres et de la collectivité, était bien plus utile, à poids égal, par sa merde que par ses synapses, dendrites, axones, et tout le tremblement. Et si, en plus, c'était un prédateur, ou plus modestement un emmerdeur universel, ou quelque personnage odieux, sa merde pouvait aussi être plus agréable à ses contemporains.

Et, cerise sur le gâteau, la matière grise ne pouvait servir d'engrais qu'une seule fois, après la mort et la putréfaction. Simplet ignorait les vertus comparées de la merde et de la matière grise en matière d'engrais, mais il lui paraissait fort peu probable que cette gélatine hasardeuse puisse avoir des vertus si extraordinaires qu'elle surpasse, du haut de ses 1300 cm<sup>3</sup> (ou quelque chose comme ça), la valeur des tonnes de merde qu'un individu décédé à l'âge moyen statistique des décès aura produit dans sa vie. Le calcul pourrait être amusant, surtout multiplié par 6, 5 milliards (dont la plupart sans égouts ni fosses septiques) mais Simplet, d'ailleurs constipé chronique et donc inapte à ce calcul, n'avait pas le cœur à ça.

Bref, Simplet n'avait pas une haute idée de la matière grise en soi. On pourrait même sourire avec indulgence de son hostilité à cette matière. Lui se

trouvait les excuses, dans un monde qui feint d'honorer cette matière, car c'était pour lui un calvaire. La matière grise des autres d'abord, source de toute souffrance (« l'enfer, c'est les Autres » Sartre), et la sienne surtout, lieu de la torture presque permanente qui lui faisait espérer d'en finir au plus vite.

Mais Simplet était un utopo-réaliste, et il avait bien dû se résoudre à faire avec ce qu'il avait. Déjà, il s'était retrouvé doté d'un pénis, et ce n'était que bien longtemps après sa naissance qu'il avait découvert à quel point l'organe dictatorial, devenu phallus, était encombrant et méprisé. Mais en plus, il avait reçu un cerveau humain, sans mode d'emploi, sans notice technique, sans rien. Démerde-toi, Paulo.

La qualité d'engrais de la merde dépend de l'alimentation et du métabolisme. Peu d'espace de liberté là-dedans, et Simplet n'était pas sûr du tout qu'une alimentation "de qualité" produise une meilleure merde qu'une alimentation... merdique. Comme la sienne, soit dit en passant, car pour lui, ce n'était qu'une contrainte pénible, une perte de temps, et il se contentait d'essayer de ne pas faire, en 7 jours, 7 repas (car il ne faisait qu'un repas par jour) de coquillettes + gruyère + jambon + sauce tomate. Des fois, il remplaçait par une boîte de velouté poireaux-pommes de terre, ça lui donnait bonne conscience. En plus, pas besoin de faire chauffer ni de mettre ses pénibles dentiers de pauvre (= toujours pas remplacés, 3 ans après l'opération qui lui avait laissé 4 dents) : au moins, le palais captait le goût. Bref.

Donc, pas de liberté dans la merde.

Mais responsabilité totale de la matière grise qu'on a reçue, sans mode d'emploi.

C'est gai.

Simplet avait pris conscience très tôt de cet état de fait.

Découvrant avidement vers 10 ans, par la radio, l'état calamiteux du monde, il avait, en plus de son utopie chrétienne, chopé le virus politique par le verbe de Geneviève Taboui, comme une illumination. Et vers 12 ans, il avait défini son futur parcours : « si, quand je quitterai ce monde, il est un peu moins pourri, par mon action, que quand j'y suis arrivé, j'aurai réussi ma vie ». Pauvre garçon !

Car 42 ans plus tard, Simplet se définissait comme un parfait raté. Oh, bien sûr, il avait, çà et là, ponctuellement aidé des gens en souffrance à un peu moins souffrir, en bon ancien chrétien qu'il était (il avait perdu la croyance, mais pas la Foi en un monde meilleur, et n'avait pas renié les valeurs exprimées dans l'Évangile). Mais rien de déterminant, ne fût-ce qu'un tout petit peu, sur l'état du monde, largement aggravé depuis les 12 ans de Simplet.

Et Simplet se maudissait de ce choix juvénile. Que ne s'était-il dit : « je serai pilote de ligne » ou « je serai prêtre » (encore qu'il l'avait envisagé un peu plus tard) ou « je serai écrivain » (ce qui aurait peut-être été plus proche de ses aptitudes) ou « je serai pompier » (ça, c'étaient quelques années avant). Pourquoi « je serai journaliste ou président la République » ? Quelle idée de vouloir, soit diffuser l'information pour que tous, prenant conscience de la

situation calamiteuse d'une majorité d'humain, agissent enfin, soit impulser et orienter l'action de tous en étant aux commandes !

Les enblousés que le vieux Simplet subissait depuis 10 ans diagnostiqueraient sans doute, pour la plupart, un délire mégalomane précoce. Mais Bill Clinton avait le même âge quand, serrant la main de John Kennedy, il avait décidé de devenir président de son pays. Ce qu'il devint. Alors, les enblousés obtus (Simplet ne les mettait heureusement pas tous dans le même panier : sur les 8 qu'il avait consultés, 2 conservaient son respect), Simplet s'en foutait enfin. Il ne lui diraient plus, du haut de leurs certitudes simplistes et hautaines, qui il était. Du moins, il ne les croirait plus. Il savait enfin qui il n'était pas, et un peu qui il était. Comme l'avait dit un de ses amis : « il aurait pu être un génie si on ne l'avait pas persuadé qu'il était un con ». À part le mot de "génie", que Simplet avait eu bien du mal à démythifier, c'était tout à fait ça.

Car il n'avait compris que 30 ans après ce serment juvénile pourquoi il avait placé la barre si haut. 30 ans de brouillard à se croire "comme tout le monde" et s'imaginer que tout le monde était comme lui, et donc ne rien comprendre aux réactions, motivations et desir des Autres. Et en souffrir atrocement. Personne, jamais, ne lui avait dit qu'il était ce que certains désignent sous le terme (parfaitement inapproprié) "enfants précoces".

Et ce n'était que par hasard, pour vérifier une hypothèse improbable pour comprendre l'origine de ses souffrances insupportables, qu'il avait découvert la surefficiency mentale, dont il se sentait "atteint".

Et c'est là que tout avait dérapé.

Ça aurait pu bien se passer. Apprenant qu'il avait des capacités considérablement plus étendues que ce qu'il croyait auparavant, il aurait pu les exploiter enfin, se réaliser, entamer une brillante carrière en informatique (son métier de l'époque) ou en littérature, ou en journalisme, ou en n'importe quoi qui soit dans ses cordes (ce qui exclut une multitude consternante de domaines, mais pas tous).

Mais Simplet avait mal encaissé le choc. C'était pour lui un véritable séisme. Apprendre d'un seul coup que l'on n'est pas qui l'on croyait, sans savoir, ni qui l'on est, ni qui l'on n'est pas (sauf ce que l'on croyait), que les Autres non plus ne sont pas ce que l'on croyait, pas plus que le monde (dans ses ressorts humains), bref, perdre d'un seul coup TOUS ses repères, déjà, c'est, inévitablement, un tantinet déstabilisant.

À cela s'ajoutent malencontreusement les conséquences désastreuses, sur le plan professionnel, de cette radicale incompréhension des Autres de 3 décennies : une magnifique faillite (une de ses rares réussites).

Et Simplet, d'ordinaire fragile et dépressif, avait carrément craqué. S'était couché. Avait sombré dans la torpeur. Avait fini par appeler au secours son gentil médecin généraliste. Lequel, en toute bonne foi, lui avait prescrit le POISON.

Rétrospectivement, Simplet aurait largement préféré du cyanure. Ça aurait fait moins de dégâts, non seulement pour lui (qui ne rêvait que de ça) mais pour son entourage. Ça aurait fait mal un bon coup, mais ça aurait cicatrisé en quelques années. Des milliers de gens meurent chaque jour de maladie ou

d'accident, et leurs proches pleurent. Et le deuil se fait, plus ou moins rapidement.

Mais le deuil de la personnalité de quelqu'un qui reste vivant, le deuil de l'image du père comme source de savoir et de sagesse, substituée par l'image d'un fou intermittent, c'est atroce de chez Atroce.

Les enfants de Simplet n'avaient pas de chance d'être les enfants de Simplet. Car celui-ci, se sachant parfaitement incompetent en médecine, avait accordé une confiance aveugle à ceux qui s'y croyaient compétents. Et qui l'étaient, sans doute, dans la plupart des cas. Mais pas dans le sien. Cet étrange cerveau, auto-construit de bric et de broc, ne réagissait pas comme la plupart des autres cerveaux, statistiquement parlant.

Bien sûr, les médecins apprennent que tous les patients ne réagissent pas de la même façon au traitement. Les notices indiquent les effets secondaires observés dans de rares cas. Encore faut-il se douter que le patient si étrange qu'on a en face de soi est un cas rare. Observer, écouter, DOUTER.

Un médecin qui sait que tel médicament est contre-indiqué en cas d'atteinte rénale ou hépatique va systématiquement vérifier, avant de le prescrire, que le patient n'est pas concerné. Au besoin, il fera pratiquer des analyses.

Mais pour le cerveau, non. On peut y aller franco, puisqu'on n'y comprend pas grand-chose. Et si le patient présente des réactions spectaculaires, pourquoi relire la notice et se demander s'il ne serait pas dans l'infime minorité des cas qui ont présenté, lors des essais thérapeutiques, "agitation, délire" ?

Il est beaucoup plus simple de se rendre à l'aveuglante évidence : le patient est mentalement dérangé. Surtout si tout le monde, à commencer par son entourage, le pense. Et que presque tous les psychiatres consultés le pensent sans le dire.

Alors, au lieu de refroidir la machine en arrêtant de prescrire la molécule responsable de la surchauffe, on prescrit, toujours au petit bonheur la chance, des anti-psychotiques ou des thymo-régulateurs (= régulateurs de l'humeur), ou les deux quand on se prend pour un grand psychiatre.

Et comme le patient n'arrive pas à intégrer cette peau de fou qui n'est décidément pas la sienne, et s'enfoncé de plus en plus dans la dépression, on continue les antidépresseurs.

Simplet n'en voulait pas aux généralistes qui avaient participé à ce ballet infernal. Après tout, si leurs maîtres ne les avaient pas dûment mis en garde sur les risques d'une manipulation des psychotropes trop confiante, sur la spécificité de l'organe nommé cerveau, c'était la faute des dits maîtres. Bien sûr, ils auraient pu être plus prudents, et assurer un suivi plus attentif. Et relire leur Vidal (les notices). Mais, bon, errare humanum est. L'un des deux avait, en toute humilité scientifique, reconnu son erreur. Quant à l'autre, si Simplet ne s'était pas radicalement trompé sur ses qualités humaines et scientifiques, il finirait peut-être par le faire.

Mais quant aux psychiatres (sauf 2), Simplet n'avait pas simplement une dent contre eux, mais les 4 qu'il lui restait.

Simplet souffrait enfin comme tout le monde.

Des chagrins d'amour, il y en a des centaines de milliers par jour, à la surface de ce pauvre globe. Mais des gens qui jouissent de la banalité de leur chagrin, ça doit pas courir les rues, ni les savanes. Un chagrin ordinaire, qui ne donne pas envie de mourir. Un chagrin supportable. Un chagrin humain.

Curieux mélange que ce chagrin et cette jouissance. Simplet avait pris l'habitude des cocktails détonants, mais celui-là était tout à fait inédit. Il avait le goût de la Liberté.

19 jours. Cela faisait 19 jours que Simplet avait été libéré de la prison psychique où il avait perdu 12 ans de sa pitoyable vie, par celle-là même qui l'y avait emmuré : la mère de ses enfants. Elle avait enfin réexaminé sa certitude sur l'état de santé mentale de Simplet. Et constaté que, effectivement, à chaque fois que Simplet avait semblé péter un plomb, il y avait un antidépresseur. L'unité n'était pas dans la nature de l'étincelle qui mettait le feu aux poudres, mais dans la molécule. Dans le poison.

Les notices de ces médicaments mentionnaient bien, dans les effets secondaires indésirables, le pétage de plombs (en termes médicaux, bien sûr). Mais les médecins ne semblaient guère y prêter attention. Les généralistes, pour qui la distribution de la "pilule du bonheur" (quelle connerie !) était aussi anodine que celle des antalgiques. Mais surtout les psychiatres, pour qui ces effets secondaires étaient une aubaine : « Quel beau cas ! ». Car loin de considérer ces effets secondaires comme, justement, des effets secondaires, ils semblaient majoritairement (pas de généralisation abusive, il doit bien y en avoir quelques uns qui sont lucides) les considérer comme des symptômes d'un désordre mental. Et zyva que je t'assomme avec un anti-psychotique !

Belle organisation du travail : les généralistes font surchauffer le bulbe, et les psychiatres le douchent. Et vogue la galère. Et tant pis pour le galérien. Et pour la Sécu. Et tant mieux pour les labos.

Pauvre science !

Simplet était parvenu à la même conclusion pour la psychiatrie que pour la psychanalyse : un système de croyances. Complexe d'Oedipe contre DSM IV. Mais au moins, la psychanalyse, nonobstant ses dogmes délirants (les femmes qui souffriraient de ne pas avoir de pénis, par exemple), ne se prétend science que du bout des lèvres, par excès d'enthousiasme. Et laisse une large place au doute et à la remise en cause.

La blouse blanche, ça vous a une autre gueule. Pas de flou artistique. De l'équation, belle et bonne. De la classification rigoureuse. De la méthodologie impeccable. De la Science, on vous dit, de la Science !

De la science, on en trouve dans les prémices de la psychiatrie : la neurobiologie. Mais ça s'arrête là. La psychiatrie elle-même n'est qu'une pseudo science. Une construction théorique, aussi sujette à caution que tous les délires d'anciens médecins reconvertis dans le charlatanisme ou la divagation mystique.

Bien sûr, la maladie mentale existe. Bien sûr, il est nécessaire que des structures puissent y répondre. On ne peut pas laisser des gens poignarder leurs

semblables sous le seul prétexte qu'ils ont reconnu en eux l'incarnation du Diable. Bien sûr, dans ces structures, il faut des gens capables, sinon de répondre, du moins de faire face à la folie. Bien sûr, il faut des molécules aptes à canaliser la folie, la tempérer, et soulager tant que faire se peut l'horrible souffrance de ces malheureux.

Mais il serait bon que ces structures, ces personnels et ces molécules ne fabriquent pas de pseudo-malades.

Point n'est besoin d'être un grand cuisinier pour comprendre que si le lait bout, c'est parce qu'il y a du feu sous la casserole. On éteint le feu, simplement. Il ne viendrait à l'idée de personne de laisser le feu allumé et de jeter force glaçons dans le lait.

À personne, sauf aux psychiatres.

Prenez un bulbe surchauffé, mais invalidé par un accès dépressif. Versez-y une molécule puissante (venlafaxine, par exemple), qui va stimuler la production (par non destruction) de dopamine, de sérotonine et de noradrénaline. Touillez à feu doux, 2 gélules par jour. Au bout de 3 semaines, le bulbe a bien meilleure mine, et son propriétaire se sent bien mieux. Au bout de deux mois, s'il se sent passablement excité et demande l'arrêt du traitement, vérifiez votre recette. Il y est inscrit : "6 mois". Si le patient est assez bête pour ne pas se croire plus malin qu'un médecin, continuez donc de touiller à feu doux, 2 gélules par jour. Au bout de 4 mois, prévenez l'enragé que s'il persiste dans ses comportements hystériques, il va se retrouver entre 2 gendarmes. Ça bout à gros bouillons, ça déborde à qui mieux-mieux, mais pas d'inquiétude : le feu est doux. Sa vie sociale, familiale et affective est détruite, tout le monde prend ce patient pour un dingue, mais vous n'y êtes pour rien, le protocole est appliqué à la lettre : le feu est doux.

Au bout de 4 mois et demi, si vous ne voyez plus le patient, pas d'inquiétude ; il s'est orienté vers qui de droit : les psychiatres. Mission accomplie.

Un psychanalyste, c'est formé à écouter, puis à analyser.

Un psychiatre, c'est formé à observer cliniquement, puis à classifier instantanément. Pas à écouter, pas à questionner, pas à se poser d'autre question que : quelle pathologie, quel traitement ? Surtout pas à se demander si les signes cliniques pourraient avoir une autre cause qu'une pathologie : une molécule imprudemment administrée trop longtemps à un patient trop sensible, dont les effets seraient renforcés par la prise immodérée d'une molécule illégale, réputée "douce".

Simplet, pourtant d'un naturel doux, fantasmaït de retourner voir le dernier psychiatre qu'il avait consulté avec sa fille, pour lui foutre son poing dans la gueule. Car outre son incompétence crasse, il l'avait humilié.

À une époque, à la recherche de réponses, Simplet avait douloureusement fouillé le DSM IV, la bible des psychiatres "modernes". La notion de "personnalité histrionique" ne lui était donc pas étrangère (il en avait même connu plusieurs), mais ne le concernait en rien. Aussi, le souvenir de ce psychiatre morgueux le tançant d'un « nous ne sommes pas au théâtre » le brûlait. Il aurait pu avoir pitié de ce nigaud arrogant, car si le diagnostic de

"trouble bipolaire de l'humeur" pouvait effectivement correspondre aux signes cliniques, même mal interprétés, la classification en "personnalité histrionique" était une erreur vraiment grossière, à l'exact opposé de la personnalité du patient ; un coup à se faire recalculer à un examen. Mais non, ce souvenir le brûlait, et son poing droit le démangeait.

Pour le reste il ne lui en voulait pas. Pas plus qu'aux autres. La routine : pas de diagnostic (« je ne veux pas vous enfermer dans un diagnostic ! » Bouffon, va !), anti-psychotique et thymo-régulateur. Pour quelqu'un qui n'a ni psychose ni trouble bipolaire de l'humeur, c'est pas malin, mais Simplet était plus sévère envers les professeurs qui avaient délivré un diplôme et un droit de sévir à ce fat incompetent qu'au pauvre bougre lui-même. D'autant plus que, rentré chez lui, Simplet avait épluché la notice du thymo-régulateur (l'anti-psychotique, il ne l'avait carrément pas acheté), rubrique "effets secondaires", et avait estimé injustifié de prendre un tel risque dans le seul but de rassurer sa fille. Du haut de sa liberté d'homme, il avait refusé le traitement inadapté, remis en cause l'omniscience médicale. Il avait simplement arrêté la prise de l'antidépresseur dévastateur, brutalement et sans aucun soutien médical, et tout était rentré dans l'ordre, neurologiquement parlant ; depuis, en un an, personne n'avait constaté d'excitation particulière chez Simplet.

Aussi, le traitement prescrit à tort par l'incompétent enblousé n'avait pas eu de conséquences, et Simplet ne lui en voulait pas de cela.

N'empêche, il lui aurait bien foutu son poing dans la gueule.